

poignard. Des médecins, vos anciens collègues et d'autres, qui furent vos professeurs, lui parlèrent de vous, de votre caractère et de votre savoir avec les plus grands éloges. Ils ne vous avaient pas oublié, ils vous regrettaient encore, disant que la science avait fait en vous une perte immense.

“Maximer retrouva les concierges de la maison où vous demeuriez, à Vaugirard ; ils s'étaient établis et avaient une petite boutique où ils vendaient des chaussures. Ce fut un nouveau concert de louanges : vous adoriez votre femme et votre enfant, vous étiez le plus doux et le meilleur des hommes. Selon ces braves gens, vous n'aviez pu survivre au coup qui vous avait frappé ; vous vous étiez donné la mort.

“Maximer sortit de là fou de douleur, épouvanté du mal irréparable qu'il avait causé.

“Il ne s'en tint pas là, il voulait tout savoir. Il se rendit chez la nourrice que vous aviez donnée à votre petite Virginie. Il sut par cette femme ce qui s'était passé chez elle, et dans quel horrible désespoir vous étiez tombé en apprenant que votre femme était venue reprendre son enfant. Alors il ne douta plus que, conseillé par votre désespoir, vous n'eussiez mis fin à votre existence.

“J'ai brisé une noble vie, se dit-il amèrement, je suis un misérable ?

“Il s'éloigna de Paris en proie à toutes sortes de sombres pensées et vint me voir au Havre. C'est à peine si je le reconnus, tellement il était changé. En quelques jours il avait vieilli de dix années. Je l'interrogeai affectueusement. Alors il me raconta ce que je viens de vous répéter. Puis d'une voix sourde, avec des larmes dans les yeux, il ajouta :

“Je ne me consolerais jamais ; je quitte la France la mort dans l'âme.

“Il eut le courage ou plutôt la délicatesse excessive de ne rien dire, de ne rien laisser deviner à celle qui lui avait menti. Le mal était fait, et, vous croyant mort, il ne savait pas qu'il pût être en partie réparé.

“Ne pouvant plus estimer la mère, ne l'aimant plus, peut-être, il se mit à adorer l'enfant.”

Le docteur pleurait silencieusement. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

“Quatre ans après, Maximer fut emporté à la suite d'une courte maladie, dont le germe avait été le remords qui rongait son cœur comme un cancer. La source du luxe et des folles prodigalités de madame de Loubel était tarie. Chassée par les enfants de Maximer, elle dut quitter Amsterdam et la Hollande, emportant les épaves de sa splendeur passée, environ soixante mille frs. Seulement le défunt n'avait pas oublié mademoiselle Grandier, une clause de son testament la dotait, et une somme de cent mille francs, placée à la Banque royale, devait lui être comptée le lendemain de son mariage.”

Elisée Grandier prit la main du conteur, et lui dit, en la serrant dans la sienne :

—Je pardonne à Jean Maximer !

—Vous devinez le reste, reprit l'armateur ; madame de Loubel se réfugia à Levallois où je l'ai revue ainsi que mademoiselle Grandier, il y a de cela sept ans, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire. Depuis, et je le regrette aujourd'hui, complètement absorbé par les affaires, j'ai perdu ces dames de vue. J'avais même oublié en parti cette sombre histoire, lorsque votre nom, prononcé devant moi, réveilla subitement tous mes souvenirs.

“Persuadé que vous ignoriez absolument ce qu'étaient devenues votre femme et surtout votre fille, je résolus de vous dire aujourd'hui, docteur, ce que vous venez d'apprendre.”

—Je vous remercie mille fois, monsieur ; je vous ai sauvé la vie, mais vous m'en donnez une autre, à moi, et ma reconnaissance ne me tient pas quitte envers vous. Mais encore un mot, monsieur, un mot sur ma fille. Vous m'avez dit qu'il y a sept ans elle était à la veille de se marier.

—Oui, tout était convenu, et je crois bien me rappeler que le contrat avait été signé quelques jours auparavant.

—Donc, depuis sept ans ma fille est mariée ! Savez-vous le nom de son mari ?

—On a dû me le dire ; malheureusement, je l'ai oublié. Mais je vais reprendre la mer en quelques jours. Mon premier soin en arrivant en France sera de me procurer tous les renseignements de

nature à vous intéresser, et je vous les ferai parvenir immédiatement.

—Combien de jours pensez-vous rester encore dans l'Inde ? demanda le docteur.

—Quinze jours, trois semaines au plus.

—Eh bien, monsieur, si rien ne m'arrête en route, je serai en France avant vous.

XV

Le docteur Grandier rentra chez lui le front radieux, une joie immense, inconnue, débordait de son cœur. Il fallait moins que cela pour provoquer la gaieté de Manette. D'ailleurs, dans son contentement extrême, Elisée l'ayant prise dans ses bras et embrassée avec transport, ce qui arrivait pour la première fois, la pauvre fille se mit à sangloter de bonheur.

Manette n'osait interroger le docteur ; mais elle aurait voulu savoir ce qui le rendait si joyeux et si démonstratif.

Elle fut autrement surprise lorsque M. Grandier, qui paraissait avoir l'or en horreur, l'invita à l'aider à compter le chiffre de sa fortune.

Le compte des pierres fines que contenait la cassette était fait. Manette le plaça sous les yeux du docteur. Le total donnait un chiffre éblouissant : quatre millions.

L'or qui remplissait des sacs entassés dans le coffre-fort fut compté à son tour. L'addition donna un million et demi.

Ce travail fait, Elisée dit à Manette :

—Demain, avec tout notre or, je partirai pour Calcutta.

—Que voulez-vous donc faire ? demanda-t-elle.

—L'or est lourd et gênant pour voyager, répondit-il. Je veux le verser dans les caisses de la Compagnie des Indes, qui me donnera en échange des lettres de crédit sur ses caisses de Londres, lesquelles seront faciles à escompter à Paris.

—Je ne comprends pas bien, fit Manette.

—D'ordinaire, ma sœur, vous êtes plus perspicace, dit-il en souriant.

—Vous voulez donc voyager ?

—Enfin, vous y voilà.

—Et c'est en France que vous allez ?

—Que nous allons, mademoiselle ; car nous partons ensemble.

Manette sauta au cou du docteur ; puis, folle de joie, elle se mit à battre des mains.

Elisée la regardait avec surprise.

—Ma sœur, lui dit-il, je ne me doutais pas que la pensée de revoir prochainement la France vous ferait autant de plaisir.

Elle s'approcha de lui le visage resplendissant de lumière.

—Ce n'est point parce que je vais revoir la France que j'éprouve tant de joie, dit-elle.

—Pourquoi donc ?

—Pourquoi ? Parce que je devine la raison qui nous fait quitter le Bengale : mon frère, ce n'est pas seulement la France que nous allons revoir ; votre fille, n'est pas morte, c'est elle que nous allons retrouver.

Le docteur se sentit ému jusqu'aux larmes, et une seconde fois il embrassa Manette.

—Eh bien oui ! Manette, dit-il, vous ne vous trompez pas ; j'ai appris ce matin que ma fille existait, et c'est elle, cette enfant que j'ai tant pleurée, qui nous rappelle de l'exil.

Manette voulut savoir comment Elisée avait appris cette heureuse nouvelle.

Le docteur n'avait rien à lui cacher ; il lui rapporta exactement ce que lui avait raconté l'armateur havrais.

—Mon frère, dit Manette, quand il eut cessé de parler, vos derniers jours seront heureux ; partons le plus vite possible ; oh ! je voudrais que nous fussions déjà en vue des côtes de France !

Le lendemain, emportant son or monnayé, le docteur Grandier se mit en route pour Calcutta.

Il revint au bout de quatre jours. Manette remarqua aussitôt qu'il n'avait pas sa physionomie habituelle.

Son regard avait un éclat singulier ; il était triste et paraissait préoccupé, inquiet.

Manette lui demanda ce qu'il avait, si quelque chose de fâcheux lui était arrivé. Il répondit, en s'efforçant de sourire, qu'il n'avait rien, que tout allait à merveille. Manette comprit que, pour ne

pas l'effrayer, il lui cachait la vérité. A son tour, elle s'inquiéta.

Elisée se retira dans sa chambre et se mit à écrire, à rédiger des notes, à classer différents papiers qu'il serra dans un portefeuille avec les bons à vue qu'il avait reçus en échange de son or.

Le soir il fut pris d'un violent mal de tête avec un tremblement nerveux très fort. Il ne dit rien encore ; il craignait de se plaindre ; mais deux heures plus tard, se sentant plus mal et connaissant la gravité de sa position, il se décida à appeler Manette. Elle s'empressa d'accourir. Elle lui vit une figure toute décomposée et ne put retenir un cri d'effroi.

—Manette, lui dit-il, je suis perdu... je ne reverrai pas ma fille, hélas ! J'aurais été si heureux !...

—Vous, mourir ! s'écria-t-elle éperdue ; non, non, cela n'est pas vrai !

—Manette, je ne reverrai pas ma fille, vous dis-je... Ah ! après ce que j'ai souffert, Dieu me devait bien cela, pourtant !

—Mais non, reprit-elle avec énergie, c'est impossible, un homme comme vous ne meurt pas ainsi !

—Le plus ignorant comme le plus savant, tout homme est mortel. Le trépas, voilà la véritable égalité. Ma sœur, je ne me fais pas illusion ; l'arrêt fatal est prononcé sur moi. Le mal poursuit son action terrible ; il a la rapidité de la foudre... Manette, la mort est en moi.

—Mon frère, répliqua-t-elle, je ne veux pas que vous désespériez... Vous ne pouvez mourir, vous qui sauvez les autres !

—Je ne peux plus rien contre la mort, Manette ; quand le mal m'a pris, si j'eusse été ici, dans mon laboratoire, je l'aurais vaincu ; mais je quittais Calcutta et deux fois vingt-quatre heures se sont écoulées. Il est trop tard !

—Mon frère, pensez à votre fille ! s'écria Manette.

—Oui, je pense à elle.

—Eh bien, il faut que vous guérissiez ; je veux vous sauver, je le veux !

Il secoua tristement la tête.

—Mon frère, reprit-elle d'un ton superbe et plein d'autorité, oubliez qu'il s'agit de vous, oubliez que vous souffrez, que vous êtes en danger, et dictez-moi votre ordonnance.

—Vous le voulez, ma sœur ?

—Je le veux !

—Pour vous satisfaire, essayons.

Alors il lui indiqua la composition d'un remède et comment elle devait le préparer. Manette suivit scrupuleusement ses instructions, et quand le spécifique fut prêt, elle le lui présenta et il le prit.

Il y eut presque immédiatement un mieux sensible.

Manette ne pouvait cacher sa joie. Mais le docteur lui dit :

—Ma sœur, il ne faut pas vous réjouir si tôt. En ce moment nous combattons le mal, et il s'arrête étonné qu'on ait la témérité de l'attaquer. Je le connais, ce mal implacable, qui tue comme des mouches des milliers d'Hindous. Attendons, attendons encore une heure.

L'heure s'écoula. Le mieux qui s'était fait sentir disparut. Le mal empira.

Alors le docteur dit à Manette :

—Le mal triomphe ; la mort veut sa victime.

Cette fois elle comprit que son bienfaiteur, son ami, son frère bien-aimé, était perdu. Elle tomba à genoux près du lit, joignit les mains et éclata en sanglots.

—Ma sœur, reprit Elisée, il ne faut pas pleurer.

—Tout à l'heure, vous m'avez dit : “Pensez à votre fille.” Je vous ai répondu : “J'y pense.” Manette, parlons de ma fille. Mes heures sont comptées maintenant ; bientôt ma langue sera inerte et glacée. Ne perdons pas une minute. Ma sœur, m'écoutez-vous ?

Manette se releva, essuya ses larmes et répondit :

—Je vous écoute ; vous pouvez parler, mon frère.

—Manette, ce que vous allez entendre ce sont mes dernières volontés ; me promettez-vous de les accomplir ?

—Qu'elles qu'elles soient, mon frère, je le jure !

—Manette, plus heureuse que moi, vous reverrez la France. Aussitôt que je ne serai plus, — ce sera demain, — vous quitterez Djhenapur, et vous irez à Calcutta pour prendre passage sur le premier